

seul musicien de ma famille. Je pris mes premières leçons de piano et de solfège à l'âge de six ans. Mes parents, qui ne pensaient nullement à faire de moi un artiste, me confièrent à un vague musicastre contre lequel je m'insurgeai au bout de six mois; il prétendait me jouer des contredanses; je réclamaï des *leçons sérieuses*. Je ne tardais pas à fréquenter assidûment les concerts Padeloup où je connus le pur enthousiasme. Les symphonies de Beethoven, surtout, me passionnaient. Rentré chez moi, je tâchais à rendre, par onomatopées bizarres, les sonorités orchestrales. Cet exercice qui paraissait puéril, voire grotesque, à mon entourage, était sérieux pour moi et me charmait. J'y retrouvais comme un écho de l'orchestre; cet instrument admirable et complet le plus parfait qui soit... Déjà je rêvais d'être musicien.

Je fis mes premiers essais de composition à l'âge de dix ans. Il fut décidé que je serais commerçant. A quinze ans, on me plaça dans un bureau : j'y passai plus de temps à écrire de la musique qu'à expédier mes bordereaux et mes comptes courants! C'est à l'âge de seize ans et demi — sur les conseils d'une chanteuse, ancienne élève de Berlioz, qui m'entendait un jour interpréter les œuvres des maîtres — qu'on se décida à me présenter au Conservatoire où j'entrai d'emblée, d'où je sortis neuf ans plus tard avec le grand prix de Rome.

CAMILLE ERLANGER.

14 janvier 1903.

Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, j'avais dès l'âge de *un an* montré pour la musique un goût prononcé, et *scandais en balbutiant* quelques notes d'un air de *Rigoletto* que j'entendais chanter sans cesse autour de moi.

A deux ans et demi, je me couchais par terre tandis que mes sœurs prenaient leurs leçons de piano, et m'égayais ou m'attristais, *parfois jusqu'aux larmes*, d'après le sentiment de la musique que j'entendais.

A trois ans, je m'enfuis du salon un jour qu'un ami de mes parents chantait une romance à la mode, parce que je trouvais qu'il chantait faux, et *je me souviens parfaitement* de cette circonstance. Je continuais à témoigner ainsi des dispositions musicales, me rappelant avec facilité des chansons entendues une ou deux fois, et plus tard, tapotant sur le piano des airs que je retenais.

Pourtant je n'ai pas été ce qu'on appelle un *enfant prodige*; je n'ai jamais pendant l'enfance *excellé* comme certains grands musiciens dans la composition (Mozart) ou dans la virtuosité

(Saint-Saëns); peut-être parce qu'étant un peu paresseux et mes parents n'ayant pas jugé nécessaire de m'astreindre à un travail sérieux, mais s'amusant plutôt de ce don naissant, j'ai perdu du temps à cette époque de ma vie.

A six ans, je commençai à apprendre le piano; j'y apportais une médiocre application; mais en revanche, les études de *théorie élémentaire* m'intéressaient singulièrement; je me souviens que je compris tout de suite les rapports des valeurs entre elles, et que j'appris en deux ou trois leçons la place des notes sur la portée en clef de sol.

Je vous donne tous ces détails, pour vous fournir une idée d'ensemble sur le développement de mes moyens. Ne croyez pas que je me cite comme exemple exceptionnel; je ne me considère que comme un spécimen très normal de *bonne organisation musicale*, rien de plus.

RAYNALDO HAHN.

22 mars 1903.

Je ne crois guère au développement logique des enfants précoces. On cite évidemment Mozart, mais vraiment les sonates qu'il écrivait à sept ans sont bien médiocres et plus qu'enfantines... en tous cas pas prodigieuses du tout.

J'ai été à même de rencontrer dans ma carrière un certain nombre d'enfants prodiges, au Conservatoire (où on adore ces sortes de monstres) et ailleurs; de tous ceux que j'ai connus, aucun n'est arrivé à faire un artiste; à dix-huit ans, ils étaient tous devenus des musiciens plus qu'ordinaires... ou ils étaient morts.

Qu'on ait, dès l'enfance, plus ou moins d'aptitude à la musique, à la peinture, etc..., cela arrive, et c'est souvent une affaire de conformation de la main ou de l'œil, mais jusqu'à ce qu'on ait fait sur soi-même en philosophie, on n'a rien de commun avec l'art.

Les petits prodiges musiciens sont pour la plupart des machines, de simples machines très bien montées, et c'est tout; il ne leur manque que le sentiment artistique... c'est-à-dire *tout* ou à peu près.

Je serais mal venu après cet exorde, à vous dire qu'à huit ans je composais un opéra en cinq actes.

J'ai pianoté comme tout le monde durant toute mon enfance... et ça ne me faisait aucun plaisir, croyez-le bien, car je ne comprenais nullement ce que je faisais.

Ce n'est que vers la dix-septième année que j'ai cru (sans discerner grand'chose, du reste) voir que l'art était autre chose que des notes. A vingt ans, j'ai *compris* Beethoven; à partir de ce moment, la musique m'est apparue.

VINCENT D'INDY.